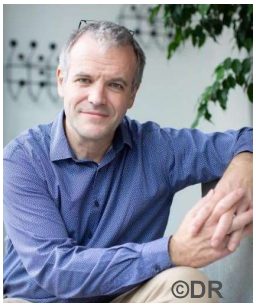
DIEU, MODE D'EMPLOI À DESTINATION DES AFFLIGÉS

Dans « Ce qu'il reste de Dieu », Blaise Menu n'y est pas allé par quatre chemins. « La Bible transpire Dieu… le divin y suinte à toutes les pages. » Les mots sont rudes, prononcés par un fin théologien qui connaît comme sa poche sa Genèse, ses prophètes - surtout Elie – son Job, son Jésus dont la parabole du figuier en bourgeons « a un goût de rance », son Lazare, ses Jean, Luc et les autres.

Devant le public de « Un Auteur, un Livre », à La Madeleine en mars dernier, ce pasteur de l'Église protestante de Genève, entre autres modérateur émérite de la Compagnie des pasteurs et des diacres, a souligné que c'est Matthieu Mégevand qui lui a inspiré le titre de son livre. Dans « Ce qu'il reste des mots », le tout nouveau directeur éditorial chez Bayard, précédemment chez Labor et Fides, avait proposé en 2012 une exploration des limites de ce qui peut être exprimé face au malheur. Et, de malheur, il en est fortement question dans les « Vagabondages bibliques » à la recherche de Dieu, de Blaise Menu.


©DR

D'accord, La Bible « dégouline » de Dieu. Mais « combien faut-il de prières pour l'émouvoir (le mouvoir) ? » se demande l'auteur qui semble faire écho au « Eloï, Eloï, lama sabaqthani ? » de l'encloué sur « son bois ». Pour répondre, le pasteur s'est attaché à rechercher « des textes qui osent s'affranchir de l'évidence de croire pour explorer les territoires du doute, de la révolte, de la détresse, de l'abandon, de l'inexplicable, de l'injustifiable, de l'absurde et de l'abyssale absence de Dieu. »

Car, c'est un truisme bien sûr, mais dont on ne se lasse malheureusement pas, « la vie nous épargne rarement ». Et quand cela se produit, « il arrive que Dieu se trouve raturé, tracé de l'horizon personnel pour obsolescence, indécence ou inutilité. » Le rejet peut être puissant, très puissant sur le moment. Alors Dieu ne sait que dire ni que faire et, comme Job, l'individu frappé par la foudre du malheur se trouve complètement désemparé : « Dieu passe près de moi et je ne le vois pas ; il s'en va, je n'y comprends rien » (Job, 9,11).

Blaise Menu pose la question : s'agira-t-il d'*accepter* ? Nous serions enclins à nous y résoudre, car quelle autre voie emprunter ? Mais cela lui paraît impossible : « c'est déjà trop dire et justifier par la bande ce qui n'a pas besoin de l'être ; on peut accueillir dans la confiance, bien qu'*intranquillisée*. Mais *accepter*… comme s'il s'agissait de moraliser le mal subi. Pour le rendre supportable ? *Acquiescer* est plus doux et plus juste. »

Alors, va pour *acquiescer*. Bien que « dans la nuit, les mains tendues sans faiblir, je refuse tout réconfort » (Psaume 77). Ne pas accepter, refuser tout réconfort… La tisane que nous sert Blaise Menu ne sera probablement pas au goût du premier affligé. Mais on ne peut que lui donner raison : « ce verset abrite un enseignement d'une belle clairvoyance… Il est des paroles de consolation qu'il faut savoir refuser : elles ne rassurent que celles et ceux qui les émettent et qui se trouvent trop gauches et indisposés face au chagrin d'autrui, peut-être d'être renvoyés à leurs propres fragilités et fêlures mal nommées et irrésolues…. L'accompagnement est un art délicat… »

Ce qui doit compter, ajoute-t-il, « après avoir déposé les illusions, c'est de rester en éveil, attentifs aux signes de vie accessibles, ceux qui nous concernent : relations entre personnes, en famille, en couple, entre amies et amis… Veiller c'est admettre l'absence et attendre la présence. Ce qu'il reste de Dieu constitue alors un travail d'épure spirituelle et théologique sans précédent, un renoncement radical aux imaginaires dont le mouvement n'est pas sans rappeler le retrait où Dieu se place au terme de son grand œuvre de création, au septième jour, et où il se tient peut-être depuis, enfoui. Comme Souffle qui passe : Dieu parle en silence… et il n'est décidément pas facile à suivre ni à comprendre ».■

Pascal Gondrand